

Cahiers du Cédic

n° 6/8 – Janvier 2016 – p. 77-84

[Ala, A la, Alla]

**« Bien rugi, lion ! » Une rencontre inattendue entre
Camille Lemonnier, Charles De Coster, Shakespeare et
Flaubert**

Gilbert Stevens

Gilbert Stevens : « Bien rugi, lion ! » Une rencontre inattendue entre Camille Lemonnier, Charles De Coster, Shakespeare et Flaubert

Camille Lemonnier, au chapitre VI de ses mémoires, parus sous le titre *Une vie d'écrivain*, évoque un article qu'il avait publié dans un « journal-programme », *Le Courrier des théâtres*. C'était le massacre d'une représentation de *Lucrèce Borgia* donnée dans un minable « théâtre de faubourg » : le Théâtre des Délassements. Le drame de Victor Hugo y avait fait un naufrage complet.

Les décors étaient en loques et les costumes pouilleux. L'impresario avait raclé sur des laissés pour compte d'agence dramatique un personnel de tournée composé d'anciennes grandes coquettes écaillées et de vieux jeunes premiers ruineux.

La localisation de la salle n'arrangeait rien.

Le théâtre, situé dans le quartier avoisinant la gare du Nord, recevait en première volée, comme des paquets de marée, le gros tapage des trains chauffant ou patinant sur les rails. (...) J'ai gardé le souvenir des tirades époumonées où chaviraient les coups de gosier des pauvres comédiens tandis que les locomotives, de l'autre côté du mur, lâchaient des bordées de sifflets.

En ce qui concerne le pittoresque des lieux, Lemonnier n'exagère aucunement. On dispose du témoignage de Maurice Kufferath qui avait fréquenté l'endroit, lui aussi, au temps de ses études et y avait passé de « folles et gaies soirées ». La salle semblait être une vaste grange. En son centre trônait un grand poêle en fonte dont la « buse », suspendue à des fils de fer, traversait tout le local. La salle et le foyer ne faisaient qu'un ! On pouvait aussi se restaurer dans ce singulier théâtre en faisant cuire des pommes de terre sous la cendre du poêle... Il se souvenait pareillement de scènes « interrompue au moment pathétique par le sifflet strident d'une locomotive entrant dans la gare du Nord, ou coupée par les appels de trompe du garde-barrière préposé au passage à niveau voisin »¹. Le compte rendu que rédigea Lemonnier était « une folie de jeune bête lâchée en pleine jungle », une « carmagnole » :

J'y promenais à la pointe d'une pique des têtes barbouillées de fard et de sang. Notre sainte mère la rhétorique elle-même gisait éventrée parmi les plates-bandes du jardin classique foulées comme un vulgaire compost.

Lemonnier était allé si loin qu'il aurait été menacé de représailles. Il découragea l'adversaire en se présentant sur les lieux, une écharpe écarlate autour du cou (souvenir du gilet rouge de Théophile Gautier ?) et armé d'un gourdin ! Peu après, au *Ballon*, « chapelle » où il allait volontiers « humer l'arôme acidulé du faro », il fut surpris de voir le *baes* lui tendre « une carte illustrée d'une ligne au crayon ». Charles De Coster y avait écrit : « J'ai lu l'article. Bien rugi, lion ! » On imagine l'émoi du débutant !... Hélas ! Le « précieux petit carton » s'est perdu. À la décharge de Lemonnier, on dira qu'il avait un âge où on mène une vie souvent un peu agitée et où on ne se sent généralement pas une vocation d'archiviste.

Mais essayons de dater un peu plus précisément les événements. « J'avais fini ma rhétorique : je me préparais à faire ma philosophie », dit Lemonnier dans *Une vie d'écrivain*. Il est établi qu'il a fini sa rhétorique en 1861 et s'est inscrit en première année préparatoire au droit à l'ULB en 1862. La suite est allusive : « Je ne dépassai pas toutefois le *Trou* qui était la porte par laquelle on y entrait. » Entendons par là que Lemonnier fut plus assidu au caboulot qui portait cette enseigne pittoresque qu'aux cours et qu'il renonça à l'étude du droit. Il est établi aussi qu'il a commencé à écrire dans *Uylenspiegel*, le périodique que dirigeait De Coster, en 1862. L'affaire devrait donc se situer en ce temps-là, ou peu avant. Lemonnier avait à peine dix-huit ans. Cet éreintement serait donc un de ses premiers textes. Le curieux

¹ *L'Ancien Théâtre des Délassements*, « L'Illustration belge », 4 décembre 1881, p. 620-621. Merci à Jacques Detemmerman qui a déniché ce texte.

aimerait, bien évidemment, savourer cet article « sanguinaire » ! Par malheur, il se heurte à de multiples problèmes :

1. Le nom du théâtre

Lionel Renieu nous apprend que le « Théâtre du Paradis des Roses », après un temps de léthargie, changea de nom en 1865 pour devenir le « Théâtre des Délassements »².

2. Le nom du journal-programme

Il a bien existé un *Courrier des théâtres*, publié par l'imprimeur Parys, mais la Bibliothèque royale ne possède qu'un seul numéro pour la période concernée. C'est le n° 89, du 1^{er} avril 1861 (14^e année). Le Mundaneum, pour sa part, en possède une collection qui va de 1848 à 1893, malheureusement très incomplète³. Voici ce que donne l'examen de cette collection.

– Le n° 296 du 1^{er} avril 1861 n'apprend rien. (Une curiosité toutefois : un article signé Blaise Simplet, repris de la revue *Le Béotien*, à laquelle Lemonnier a collaboré en 1862, sous le pseudonyme de Félicien Karat.)

– Jusqu'au numéro du 5 octobre 1862 inclus n'apparaît aucune mention du Théâtre des Délassements.

– Le numéro de février 1863 fait une mention du « Paradis des Roses », pour le carnaval.

– Le numéro du 13 février 1866 mentionne le « Théâtre des Délassements (ancien Paradis des Roses) » pour la revue de 1865 et deux vaudevilles. Le directeur est alors M. Delort.

– Le numéro de février 1869 annonce enfin : « Théâtre des Délassements. *Lucrece Borgia*, drame en cinq actes par Victor Hugo », et donne la distribution :

Doña Lucrezia : Madame Tisserand

Gennaro : M. A. Véniat

Don Alphonse d'Este : M. J. Véniat.

3. La datation

Le dépouillement de *L'Étoile belge* et *L'Indépendance belge* confirme qu'il n'est fait mention du Théâtre des Délassements dans les programmes qu'à partir du 14 octobre 1865. Lionel Renieu était parfaitement documenté. Quant à *Lucrece Borgia*, elle n'apparaît à l'affiche qu'à partir du 6 novembre 1868 (puis les 8, 10, 11 et 12 novembre, le 17 décembre, les 14 et 15 février 1869).

Le problème est insoluble. Les sources concordent pour établir que l'article évoqué par Lemonnier ne pourrait avoir été publié avant 1865. Il pourrait éventuellement dater de 1869, mais l'écrivain avait alors déjà publié trois ouvrages et collaboré à une demi-douzaine de périodiques : il n'était plus un débutant fonceur mis en verve par un spectacle navrant. À ce problème s'en ajoute un autre. Dans le même chapitre de ses souvenirs, Lemonnier déclare : « Oserai-je confesser qu'il m'est venu une petite notoriété de banlieue pour mon article sur la *Lucrece Borgia* ? Le journal-programme sollicita une collaboration régulière rémunérée en entrées et billets de théâtre. » Les quelques numéros conservés ne fournissent aucun texte de Lemonnier, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait eu aucun !

Reste à examiner le compliment imagé de De Coster... Il n'en est pas l'inventeur. C'est le « *Well roar'd, Lion* » que Shakespeare place dans la bouche de Démétrius au dernier acte de *A Midsummer Night's Dream*. Voici le passage dans la traduction de François-Victor Hugo⁴ :

² Lionel Renieu, *Histoire des théâtres de Bruxelles, depuis leur origine jusqu'à ce jour*, Paris, Duchartre & Van Buggenhout, 1928. Réédition anastatique : Bruxelles, Éditions Culture et Civilisation, 1974.

³ Ces documents ont été déposés aux Archives de l'État à Mons.

⁴ *Le Songe d'une nuit d'été*, dans *Œuvres complètes de W. Shakespeare*. Tome II : *Féeries*. Paris, Pagnerre, 1859.

(...) *Entre Thisbé.*

THISBÉ

Voici la tombe du vieux Nigaud ; où est mon amour ?

LE LION, *rugissant.*

Ho !

Thisbé se sauve en laissant tomber son manteau.

DÉMÉTRIUS

Bien rugi, lion !

THÉSÉE

Bien couru, Thisbé !

HIPPOLYTE

Bien lui, Lune. – Vraiment, la lune luit de fort bonne grâce.

Le Lion déchire le manteau de Thisbé.

THÉSÉE

Bien griffé, lion ! (...)

L'expression « Bien rugi, lion ! » était, en fait, d'une utilisation courante. On la trouve chez Banville, chez Hugo. Flaubert, sans doute lassé de l'entendre, l'a reprise dans son *Dictionnaire des idées reçues* entrepris dès 1850⁵. Que conclure ? On est amené à penser que Lemonnier a composé cet épisode à partir de souvenirs anciens et approximatifs dont les éléments, chronologiquement inconciliables, se sont joliment réarrangés. Ainsi paré, l'épisode acquiert une valeur symbolique. De Coster ne semblait-il pas adouber celui qui était destiné à prendre le relais ? Le chapitre « La France en exil », dans *La Vie belge* (1905), narre une autre situation pittoresque. Un jour, alors que le jeune Lemonnier dévale la rue pour arriver au cours avant le coup de cloche, il manque de renverser un passant. La victime, réservée et digne, ne profère qu'un mot : « Clampin ! » Un témoin, le peintre Joseph Stevens, intervient et, brandissant sa canne, se propose d'infliger une correction au jeune écervelé coupable d'avoir failli jeter à terre non un simple mortel, mais un demi-dieu : Baudelaire.

Ce plaisant récit a connu une première version sous le titre « Comment je rencontrai Baudelaire » qui a paru dans l'*Almanach de l'Université de Gand* en 1893. Les lieux et les circonstances sont identiques, mais Joseph Stevens est absent de cette première mouture et le poète, sans desserrer les lèvres, poursuit son chemin pendant que l'écolier ramasse ses cahiers éparpillés sur le pavé. Lemonnier déclare avoir ensuite revu Baudelaire à maintes reprises et s'être attaché « à ses pas des heures entières », le suivant jusqu'à la *Taverne du Globe*, place Royale, où il s'attardait « en compagnie d'hommes sérieux et notables qu'il épouvantait de récits macabres, débités d'un ton glacé »⁶. Cette apparition, en 1893, de « souvenirs » concernant Baudelaire ne doit rien au hasard. L'année précédente, le projet d'un monument à la gloire du poète avait suscité d'innombrables commentaires. Lemonnier figurait parmi les souscripteurs

Comme cela est beau ! Et comme on aimerait que cela soit vrai ! Hélas ! Lemonnier commet deux fois l'erreur de préciser qu'il finissait alors sa rhétorique. Il est assuré qu'il a terminé ses études secondaires en 1861. Il est non moins assuré que Baudelaire n'est jamais venu à Bruxelles avant 1864... Cette rencontre n'a jamais eu lieu. Lemonnier a vu Baudelaire en 1864, d'où la foule de détails qui « font vrai ». À quoi il faut ajouter que la légende du

⁵ Gustave Flaubert, *Madame Bovary, L'Éducation sentimentale, Bouvard et Pécuchet* ; suivi du *Dictionnaire des idées reçues, Trois Contes*. Paris, Robert Laffont, 1981 ; p. 789 : « Est généreux. Joue toujours avec une boule. "Bien rugi, Lion !" Et dire que le lion et le tigre sont des chats ! »

⁶ André Guyaux, *La querelle de la statue de Baudelaire (août-décembre 1892)*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (Mémoire de la critique), 2007.

poète maudit s'est constituée assez rapidement. En 1890, le monde des lettrés et des artistes savait que Baudelaire prenait un malin plaisir à faire frissonner les gens avec des « récits macabres » que le narrateur donne comme entendus... en 1861 !

L'imagination de Camille Lemonnier a nourri son œuvre romanesque. Elle a parfois débordé sur ses écrits autobiographiques. Il convient de les lire avec circonspection.